

Sainte-Hélène

Pénélope Bourque

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, P. (2012). Sainte-Hélène. *Moebius*, (135), 135–138.

PÉNÉLOPE BOURQUE

Sainte-Hélène

Samuel,

Je t'écris sans savoir si tu recevras mes lettres. Je n'espère plus recevoir les tiennes, tu m'as dit que l'hiver serait très long. Ici, déjà, le printemps veut arriver. Les glaces de ton nouveau pays fondront-elles à temps pour que tu lises ceci? Peu importe. J'ai besoin de relater maintenant ce qui m'arrive, même si tu risques de ne jamais lire ces mots. Peut-être est-ce davantage pour moi que j'écris aujourd'hui. J'ignore tout de toi et de l'endroit où tu es. Et toi non plus tu ne connais rien de ce que je suis – de ce que je deviens. Sais-tu que je ne suis plus une enfant? Depuis une semaine, maintenant, je peux dire avec certitude que j'ai rencontré Notre-Seigneur.

J'ai pris de graves décisions. J'espère que tu ne seras pas furieux. Comprends-moi: la distance entre nous ne m'a pas fait oublier que tu es mon époux. Pourtant, ici, au couvent, je suis chez moi. Il est là, et Son amour est grand. Plus grand encore que les liens qui nous unissent.

Dieu me parle, Samuel. Tous les jours. Il a une voix douce. Il me parle souvent de toi. De la mer, aussi. Ce qui nous sépare l'un de l'autre est bien plus grand qu'un océan. Je le sais, maintenant, c'est par Sa voix que je l'ai compris. J'entends les mots qu'Il prononce, mais ce ne sont pas des mots. C'est une caresse. Quand je m'agenouille pour prier, Dieu me demande de bien serrer les genoux l'un contre l'autre. Dieu est bon. Il faut écouter tout ce qu'Il dit.

Connais-tu, toi aussi, la communion ? Je sais bien que tous les chrétiens communient. Mais cette communion-là en est une plus pure, plus vraie, plus brillante ! Pardonne mon emportement : ce que j'ai vécu m'était jusqu'alors inconnu et chaque fois que j'y repense un frisson irréprensible de joie profonde s'empare de ma poitrine et glisse jusqu'au fond de mon ventre. Depuis une semaine, chaque jour, j'ai la certitude que je ressentirai à nouveau cette ivresse, au matin, quand Catherine et moi sommes prosternées en oraisons, l'une près de l'autre, offertes.

Je t'ai peut-être déjà parlé de Catherine ? Nous dormons dans la même chambre. Elle est entrée au couvent le même jour que moi. Nous avons presque le même âge – elle a eu treize ans avant moi. La semaine dernière, un jour où elle revenait de la confession, elle tenait entre ses mains un objet étrange : un vêtement métallique, comme un corset en cotte de mailles inversées. Elle avait commis un grave péché – c'est ce qu'elle m'a dit. Elle a jusqu'à présent refusé de me révéler la nature de cette faute. Pour faire pénitence, Catherine devait porter le corset et je devais l'aider à le serrer. Elle avait peur et moi aussi, un peu. Nous avons fait ce qu'il fallait. Quand j'ai tenu son corps étroitement sanglé dans la gaine, j'ai vu dans ses yeux la présence d'une force plus puissante que tout ce que j'ai connu dans l'enfance. J'ai voulu recevoir cette force en moi. Maintenant je connais l'amour véritable.

Aux nuits sans sommeil où j'appelais Dieu sans recevoir de réponse, lasse, les yeux ouverts sur le vide et l'horreur de ce vide, succèdent des jours de plénitude indicible. J'ai découvert la douceur des mortifications. Lorsque ma peau s'ouvre et que s'écoule de mon corps impur le sang que j'offre au Tout-Puissant, une grande vague s'empare de tout mon être. L'esprit du divin englobe mon âme entière, je suis de nouveau une, le monde ne m'est plus étranger, et un grand spasme me secoue, un rire, un soulagement immense. C'est la confiance absolue que je suis aimée et que cet amour que je ne mérite pas m'élève.

Les jours défilent sans douleur. Je dors très peu, parfois saisie, la nuit – je l'avoue – par l'angoisse de ne pas retrouver l'harmonie parfaite vécue la veille. Les heures

sombres font dévier mes pensées de la foi inébranlable que je devrais avoir en Sa bonté et Sa miséricorde. Jamais je ne devrais douter qu'Il reviendra me visiter bientôt.

Dès que le jour se lève, heureusement, l'aube m'apporte la consolation attendue. Ma compagne de cellule ouvre les yeux et me voit en attente dans l'ombre de la chambre. La pénombre s'éclaircit sur cet objet apporté pour purifier nos âmes. Encore chaude du sommeil, Catherine s'approche de moi, le corset à la main. Elle le fait passer par-dessus ma tête et le laisse glisser jusque sous ma poitrine avec la lenteur de gestes que lui confère la nuit pesant encore sur son corps. Je voudrais ne pas éprouver de plaisir à sentir ses mains brûlantes frôler ma peau alors qu'elle ajuste doucement les mailles inversées de la gaine. J'en suis incapable : c'est une promesse de béatitude.

Je suis prête. Je peine à contrôler mon souffle et ma voix devient presque une plainte lorsque je lui dis : « serre ! » Catherine serre. Le métal froid et piquant pénètre mon ventre. Il est là ! Je le sens qui monte en moi. Dieu ? Catherine serre plus fort. Dieu ! Je retiens mon cri. Mon ventre et ma poitrine ceints ne sont plus seuls saisis de l'amour divin, c'est tout mon être qui vibre. Je ne sens plus le sol sous mes genoux. Je ne vois plus le jour se lever. Mes yeux révoltés sont tournés vers la lumière du Très-Haut.

Respire. Respire encore. Je ne suis plus ici. Je suis avec Lui. Plus rien ne me garde prisonnière des choses matérielles.

Je tombe.

Voilà. Le jour peut se lever. Le monde peut reprendre sa marche. Ma foi est réelle. Dieu est bon.

Aucun amour n'est plus doux que celui-là, Samuel. Chaque matin m'apporte une prière, chaque nuit d'attente douloureuse n'est que le prélude d'une félicité. Seras-tu en mesure de comprendre la profondeur de ce que je vis ? Je ne peux plus être ta femme : ce serait commettre une infidélité. Comment pourrais-je revenir vers toi ? C'est ici que Dieu me réclame.

Là-bas, dans ce monde nouveau, ta foi résiste-t-elle aux épreuves des neiges et du gel ? Demeure-t-elle constante

devant l'immensité des terres sauvages que tu découvres? Si tu crois comme moi que les desseins du Seigneur ne peuvent être mis en doute, tu accepteras notre séparation future comme tu as accepté de m'attendre au lendemain de notre mariage. Si Dieu te visite aussi, tu concevras mon désir de ne plus être tienne. Je t'en serai pour toujours reconnaissante.

Tu m'avais promis de nommer une île en mon nom. Je te demande de ne pas le faire: donne-lui plutôt un nom divin. Ce sera le plus beau cadeau.

Vivement que les glaces fondent! J'attendrai avec impatience ta réponse.

Hélène